Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre.

Septembre 2024 **Bulletin N° 110**

ISSN : 1240-5396



1915, repas dans la tranchée au 291e RI – Fonds privé Guy Danzé

Sommaire

Page 2 : Fin 1915, considérations d'un combattant sur une année de guerre.
Page 4 : Roscoff à la déclaration de guerre, son cabotage et ses « Johnnies ».
Page 9 : Canonniers-marins en Artois.
Page 12 : Geste d'apaisement et de contrition après la guerre.
Page 13 : Des musées londoniens et la Grande Guerre.
Page 14 : Gravés au Panthéon.
Page 16 : La Honte.
Page 20 : Bibliographie.

Fin 1915, considérations d'un combattant sur une année de guerre.

Nous avons inséré dans le bulletin 108, le récit que fit le sergent J**ean Dervilly** des premiers engagements de son régiment, le 47e R.I., en août 1914. Fin 1915, ce sous-officier, blessé en septembre 1914 et passé au 120e R.I. fait le point sur les premiers mois de guerre et plus particulièrement sur la bien sanglante et bien oubliée année 1915.

« En 1915 la mode était aux attaques locales. Il n'y eut que deux grandes attaques : celle de l'Artois, au mois de mai, et celle de Champagne, au mois de septembre. Mais il y en eut cent autres : Beauséjour, le Vauquois, les Éparges, la Calonne, Souchez, l'Hartmannswillerkopf, etc qui visaient des positions pouvant avoir de la valeur.

Mais ce qui coûta cher surtout, trop cher, ce furent les attaques ordonnées souvent par un colonel, un commandant, sans artillerie parce qu'ils ne la demandaient pas et que d'ailleurs ils ne l'auraient pas obtenue et qu'elle était inutile pour prendre ou reprendre un bout de boyau en litige ou quelques mètres de tranchée. On attaquait par compagnie, par section, quelquefois par escouade et le résultat était toujours le même : beaucoup de tués, des blessés nombreux et échec certain. On était arrêté souvent avant d'arriver d'avoir pu franchir notre réseau, sans parler du réseau boche. Comment des chefs intelligents, responsables de la vie de leurs hommes pouvaient-ils ordonner cela ? Nous disions tout bas, nous les hommes, pour obtenir du galon. Mais, en haut, on prétendait qu'il fallait entretenir l'esprit combatif. Le résultat fut, au contraire, de décourager et de faire truquer les rapports ! Comme les officiers d'État-major ne vinrent point en ligne, c'était facile. Au surplus la rédaction, la confection d'un rapport ou d'un compte-rendu, fut pendant la guerre toute entière un grand art qui profita à ceux qui surent les réussir et qui, dans ce cas, étaient très souvent les moins instruits, tandis que ceux qui sur le terrain payaient de leur personne et de leur grade, mais qui disaient exactement les choses au risque de contredire l'État-major qui travaillait sur la carte ou d'après des rapports précédents bien accueillis, voyaient leurs paroles et souvent leur courage suspectés.

Que de fois j'ai vu cela, et, dans mon humble rang, en ai souffert, car cela avait lieu en bas de la hiérarchie militaire. Pour en revenir aux attaques boches, il était admis que toute perte de terrain, dans n'importe quelle circonstance, était imputable à la portion de troupe qui l'avait subie et qui était seule chargée de reprendre le terrain perdu, d'où une longue suite d'attaques partielles dans un secteur. Ce système fut abandonné au bout d'une année de guerre, mais, en 1915, la moindre unité était sacrifiée plutôt que d'abandonner 15 mètres de tranchée. Il y avait donc un ou plusieurs mauvais coins dans un secteur, car souvent les boches contre attaquaient sur une troupe qu'on venait relever. Ces petites attaques, toujours mortelles, disparurent quand on enleva aux chefs subalternes le droit de les commander. Ce droit de faire attaquer fut réservé aux généraux. Il faut noter aussi le principe de s'approcher le plus près possible des boches, d'avancer sans cesse les tranchées jusqu'à la distance d'un jet de grenade. Cela aussi dut être abandonné plus tard.

Toujours en cette première année de guerre, les compagnies étaient de 250 hommes environ et, sauf les 2 conducteurs des voitures, les cuisiniers (1 par escouade jusqu'au mois d'août qui nous ont dotés d'une cuisine roulante), l'ordonnance du commandant de compagnie qui était plutôt, comme on l'appelait, l'ordonnance de cheval, les 2 brancardiers, tous les autres étaient réellement combattants. Les sergents majors et leurs fourriers montaient en ligne mais restaient au poste de commandement (P.C.) du commandant de compagnie ; cela dépendait d'ailleurs du chef de corps puisque, chez les chasseurs, ils restaient aux environs, ce qui fut généralisé plus tard pour éviter la perte ou la destruction de la comptabilité en cas d'attaque. Il n'y avait ni spécialités ni différence dans l'armement.

Cependant, au cours de l'été, on envoyait à Verdun où se faisaient les cours, quelques élèves caporaux et chefs de section ou des gradés qui devaient apprendre à se servir des engins de tranchée - crapouillots, canons Aazen - et le maniement des pétards et des grenades. Ah ! les premiers engins de tranchées ! À noter, les premiers pétards. C'était des vieilles boîtes de singe remplies de cheddite et de rognure de fil de fer qui

également y maintenait un manche en bois taillé au couteau dans une branche tombée. Nous avions aussi des boîtes à mitrailles dans le genre d'un pétard à mouche, mais avec une vergette. Nous n'avions guère confiance en cela, et en réalité c'était peut-être plus dangereux pour ceux qui s'en servaient que pour ceux à qui ils étaient destinés. Ils devaient être fabriqués par quelques sapeurs du Génie avec ce qu'ils avaient sous la main.



À noter également les premiers crapouillots : montés sur un sabot en bois, c'était du corps d'obus de 77 percé, près du culot, d'une lumière où on introduisait quelques centimètres de mèche de mine commune qui communiquait le feu à quelques grammes de poudre noire ; on les incendiait au jugé et cela lançait, à 80 mètres tout au plus, un tube de même calibre, en tôle avec deux bouchons de bois aux bouts, le bout portant sur la poudre avait une courte mèche qui prenait feu au départ du coup et celle en pied de sabot allait éclater prétentieusement quelque part en l'air ou dans un trou d'obus, rarement dans les tranchées ; ça faisait du bruit, mais pas de mal.

J'ai vu aussi aux Éparges les vieilles grenades réglementaires du temps qu'il y avait des régiments de grenadiers et pour lesquelles il fallait un bracelet, mais nous préférions tirer le rugueux avec un crochet de bretelles de suspension avant de les lancer. Puis nous eûmes, aussi aux Éparges, mais plus tard, des grenades citron, dernière invention avec un percuteur métallique maintenu au point mort par un ressort à boudin. Le col de la grenade était en bois sur lequel s'ajustait un chapeau en fer blanc qui recouvrait le percuteur pour éviter les accidents et l'humidité. Ces chapeaux de grenades ont beaucoup servi pour camoufler la lueur des pipes pendant les nuits de veille. Et c'était facile de trouver une pipe de taille convenable puisque nous les fabriquions nous-mêmes en ce temps-là.

Et nous eûmes aussi le canon Aazen d'un réglage plus précis, mais qui s'encrassait vite et qui lançait de légères torpilles, trop faibles pour démolir. Elles n'avaient de résultat que si par hasard elles tombaient sur quelqu'un. Je n'en ai vu en batterie qu'aux Éparges, puis dans des séances de démonstration pendant l'hiver 1915 et 16. Ils furent abandonnés de bonne heure.

En fait de matériel de ce temps, il ne faut pas oublier les batteries de fusils qui eurent un moment la vogue, du moins dans la Meuse. Il y en avait une près de Trésauvaux, sur la route de Fresnes. Plus tard, j'en ai vu d'autres du côté du Bois des Chevaliers et de la trouée de Spada. C'était constitué par 10-12 fusils, parfois davantage, appuyés et fixés sur un point donné : carrefour de routes fréquentées, sorties de village, lieu de ravitaillement, etc. Ils tiraient toujours à longue distance, 1 500, 1 800, 2 000 mètres, par tir indirect. Le bâti possédait des crans pour ouvrir ou fermer l'angle de tir selon la distance et le point à battre. Les fusils étaient parallèles et une tringle de bois assurait le départ simultané de toutes les armes. Un caporal avec deux ou trois hommes était chargé d'y veiller, de l'entretenir et de s'en servir. C'est ainsi que tout l'été, sauf au mois d'août et septembre, quand on abandonna la batterie de Tresauvaux aux territoriaux du 117e, on entendait tout le long de la nuit le *crac, crac* d'un feu de salve continuel qui intriguait sans doute les boches, mais ne devait pas leur faire beaucoup de mal.

Les canons de tranchée, qu'on appelait aussi canons de 58, et qui étaient réunis par batteries de 2 ou 4, ou même plus, et qui furent employés un peu sur tous les points du front, lançaient d'énormes torpilles à ailettes très efficaces. Ils étaient toujours servis par des artilleurs. »

Roscoff à la déclaration de guerre, son cabotage et ses « Johnnies ».

aperçu par Jacques ROIGNANT

Roscoff est une petite ville à la fois rurale et balnéaire située dans le Finistère nord, entre Brest et Morlaix, région plus communément appelée *pays de Léon.* Peuplée de 5.282 habitants au recensement de 1911, elle est actuellement plus connue pour ses liaisons maritimes avec l'Irlande, La Grande-Bretagne et l'Espagne (passagers et marchandises) à partir de son port en eau profonde du Bloscon qui abrite les navires de la Compagnie Britanny Ferries. Cette cité, au riche passé et dotée d'un patrimoine architectural certain, tirait en 1914 une grosse partie de sa richesse de la culture maraîchère et du cabotage. De son port, partaient en particulier des cargaisons d'oignons rosés cultivés dans la région dont la réputation n'est plus à faire, et de primeurs, recevant du charbon anglais et diverses marchandises.

Roscoff en août 1914

François Guivarch[1], dans son ouvrage de référence consacré aux colporteurs d'oignons, les Johnnies[2], raconte d'après ses souvenirs le climat ambiant qui régnait dans la cité roscovite à la déclaration de la guerre. De larges extraits sont reproduits ci-après :

« Roscoff, en ce mois d'août brûlant, était au diapason. Des cortèges s'y formaient spontanément tous les soirs, qui parcouraient les rues de la ville aux chants de La Marseillaise*, de* Sambre et Meuse*, du* Chant du Départ*, etc. en brandissant des drapeaux français et britanniques. Nous revoyons encore, comme si c'était hier, à la tête d'un de ces cortèges, un immense Anglais de un mètre quatre-vingt-quinze ou deux mètres de haut, tenant à bout de ses longs bras, un drapeau aux trois couleurs qui dominait la foule*

À chaque départ de train et de mobilisés, ou à chaque arrivée de mobilisables, cette foule envahissait la cour de la gare et, parmi elle, les bruits les plus invraisemblables trouvaient crédit. On se précipitait sur les éditions du matin des journaux régionaux, La Dépêche de Brest*, l'*Ouest-Éclair*, ou* Le Nouvelliste de Bretagne *pour avoir des nouvelles, ou sur la feuille que certains d'entre eux faisaient paraître le soir en annexe.*

Parfois, des rassemblements se faisaient sur le Vil, à l'embarcadère pour l'île de Batz ; plusieurs Roscovites, réservistes de l'armée territoriale avaient en effet cette dernière pour destination de mobilisation et,

[1] François Guivarc'h – *Les Johnnies de Roscoff* – 1979 – Éditions Nature et Bretagne – 195 pages.

[2] Johnnies : D'après un article paru dans le journal *l'Humanité*, du 17 juillet 1938 : *« on s'entasse sur le pont, avec les vêtements et les provisions ; c'est là qu'on mangera et qu'on dormira pendant la traversée … L'un d'eux, qui devient le chef de l'expédition, l'entrepreneur, a acheté dix ou 15 tonnes d'oignons, a loué le bateau et embauché des hommes pour partir avec lui. Une fois en Angleterre, il répartit la marchandise à vendre entre les hommes. »*

après avoir reçu leur fourniment et revêtu leur habillement dans un local du laboratoire biologique[3]*, ils prennent le bateau pour rejoindre leur poste dans l'île, sous la direction du plus haut gradé, un sergent ou un quartier-maître chef. Ce poste, c'était le sémaphore pour les marins et, pour les soldats, le phare ou le jardin colonial (d'où était assurée la garde du câble téléphonique reliant Batz à Roscoff où cette garde était également effectuée au point de départ de la ligne).*

Il ne faisait pas bon, à l'époque, avoir une apparence exotique lorsque l'on s'embarquait et nous songeons à ce malheureux touriste qui avait pris place dans un bateau en partance et que la foule contraignit à mettre pied à terre pour justifier de son identité … Et comme il était, à son grand regret sans doute, boiteux, une personne dans la foule suggéra tout bonnement de le faire examiner par un médecin pour s'assurer de la réalité de son infirmité !

Il n'était pas davantage recommandé aux femmes étrangères au pays de porter de grosses chaussures. Elles étaient immédiatement soupçonnées d'être des espionnes ou même des espions déguisés et certaines religieuses en tournée de quêtes en firent la désagréable expérience.

L'espionnite » était, en effet, la maladie collective de ces jours agités et la moindre lueur aperçue la nuit du côté de Per-Haridy par exemple était aussitôt prise pour un signal suspect. Il est vrai que la maladie avait chez nous été déclenchée par le départ impromptu et sur la pointe des pieds, quelques jours avant la déclaration de guerre, du propriétaire du château de Landivinnec, sujet autrichien, et possesseur d'un hors-bord avec lequel il ne cessait de sillonner toute la côte depuis quelques années. Pour toute la population roscovite, il emportait évidemment sur lui les plans et les photographies de toutes les anfractuosités de la côte nord de la Bretagne.

Aussi se créa-t-il pour la surveillance de nos rivages une sorte de garde civique dans laquelle s'enrôlèrent en majorité les hommes encore très valides mais fort dépités de n'être plus mobilisables. Leur service s'effectuait surtout la nuit, ce qui leur permettait d'observer dans le ciel toutes sortes de signes et de les interpréter le lendemain matin comme autant de présages, ces derniers étant également au goût du temps.

Mais lorsque la fièvre fut tombée avec les premiers revers de nos troupes, la retraite de Belgique et l'envahissement du nord de notre pays, cette garde civique se trouva sans objet et fut dissoute. Le principal reproche que faisaient à ses membres leurs épouses, était de concentrer de préférence leur surveillance sur les voisinages immédiats des auberges rurales, ce qui pouvait expliquer la multiplicité des phénomènes qu'ils prétendaient percevoir au cours de leurs rondes ! »

Les Johnnies, les marins du cabotage et la mobilisation

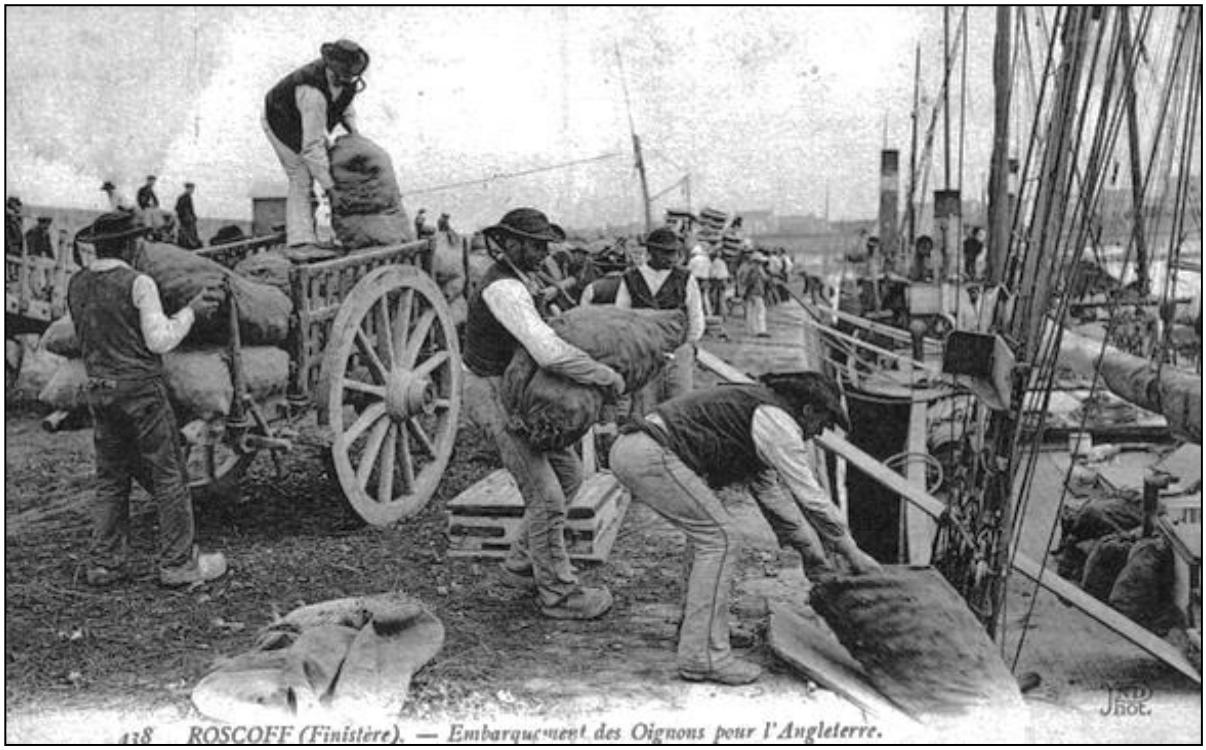
Le commerce des oignons outre-manche (Angleterre, Pays de Galles, Écosse) ne représentait pas qu'une activité marginale dans le trafic du port de Roscoff, en ce début du 20e siècle. Il en constituait même la principale source d'exportation. Les mouvements portuaires, pour l'année 1913, enregistrent à la rubrique « *Sorties* » : 177 navires, 1.653 passagers, 7.330 tonnes d'oignons, 1.743 tonnes de pommes de terre, 260 tonnes de beurre, 14 tonnes d'œufs, le trafic s'effectuant surtout avec l'Angleterre, dont les marchés constituaient d'appréciables débouchés pour la région légumière appelée « la ceinture dorée », comprenant en premier lieu Roscoff et les communes avoisinantes.

Organisées en compagnies[4] de 10 à 40 hommes à la tête desquelles se trouvait un patron ou *Master*, les Johnnies, vendeurs itinérants, disposaient dans les villes anglaises où ils opéraient (dans de rudes conditions) d'un local ou dépôt et d'un espace rudimentaire de vie, loués auparavant, où était stocké la marchandise et où les botteleurs confectionnaient des chapelets et tresses d'oignons que les vendeurs, appelés par les Britanniques *onion Johnnies*, proposaient en faisant du porte-à-porte. Le départ du port de Roscoff avait traditionnellement lieu après le pardon de Sainte-Barbe, en juillet. Combien de Johnnies participèrent à cette campagne de 1914 ?

[3] Laboratoire biologique : station biologique (biologie et écologie marine) de Roscoff créée en 1872.

[4] *La Dépêche de Brest,* 5 août 1909, page 3 : *«* Les vendeurs d'oignons : *les compagnies de vendeurs d'oignons Henri Guyader, Joseph Bellec et Moal de Roscoff, et la compagnie François Jégot, Plougoulm, sont partis dans la journée à Newcastle. Demain, partiront les compagnies François Corre, de Roscoff pour Yarmouth, Noël Roignant et Nicolas Tonnard également de Roscoff, pour Dundee et Sousthsieds ; Henri Dirou de Saint-Pol-de-Léon pour la même ville. Pierre Mazé, de Roscoff pour Plymouth, et Marchaland, de Roscoff, pour Cardigan.* »

Difficile d'avancer un chiffre, on évalue à 1.100 ou 1.200 environ ces Léonards qui s'expatriaient saisonnièrement à cette époque.



Pour donner un ordre de grandeur, dans les jours qui précèdent la mobilisation nous avons relevé sur le *registre des entrées et sorties de bâtiments*[5] du préposat (*note : sous-quartier*) de Roscoff, du numéro 31 à 60, soit 29 caboteurs (l'un ayant appareillé sur lest n'est pas pris en compte) ayant pris la mer, avec cargaison d'oignons et avec passagers, en grande majorité (mais pas que) des hommes chargés de la vente de ce légume, dont les départs s'échelonnèrent du 23 au 31 juillet 1914. Ce ne sont pas moins de 1 805 tonnes d'oignons et 412 passagers qui prirent dans ce laps de temps la direction des ports de Grande-Bretagne sur ces 29 goélettes, sloops et dundees de diverses jauges, montés globalement par 132 hommes d'équipage en direction d'Aberdeen, Barrow, Cardiff, Dundee, Exeter, Glasgow, Lannely, Newcastle, Newport, Plymouth, Portsmouth, Southampton, Swansea, Torquay, Whitehaven …

Les bruits alarmistes qui couraient au sujet d'une prochaine guerre avaient suffisamment alerté l'administration maritime du quartier de Morlaix, dont dépendait Roscoff, pour que des mesures urgentes soient préconisées pour sauver la campagne des ventes et pour éviter que les liaisons transmanche soient brutalement interrompues. Le 30 juillet, le chef du quartier transcrit donc dans son registre les instructions suivantes, bien que plusieurs capitaines de ces voiliers, effectuant la traversée aller, n'eurent connaissance de ces mesures, ni d'ailleurs de l'ordre de mobilisation générale qui allait être décrété, qu'une fois arrivés au port de destination. : *« Conformément aux dispositions de l'article 123 du 12 juin 1897, et pour ne pas entraîner complètement l'exportation des oignons, j'ai proposé à l'Amiral*[6] *de ne mobiliser – le cas échéant - que les inscrits des catégories A, B, C qui seraient à bord des navires caboteurs présents à Roscoff pendant la saison. Ceux appartenant aux catégories D et E*[7] *resteraient à bord pour le voyage à entreprendre, même si l'ordre de*

[5] - Service Historique de la Défense – Marine Brest – 6P9/6.

[6] - Vice-amiral d'escadre, commandant en chef, Préfet maritime du 2e arrondissement, Gouverneur militaire de la place de Brest. Les côtes de France étaient alors divisées en 5 arrondissements maritimes.

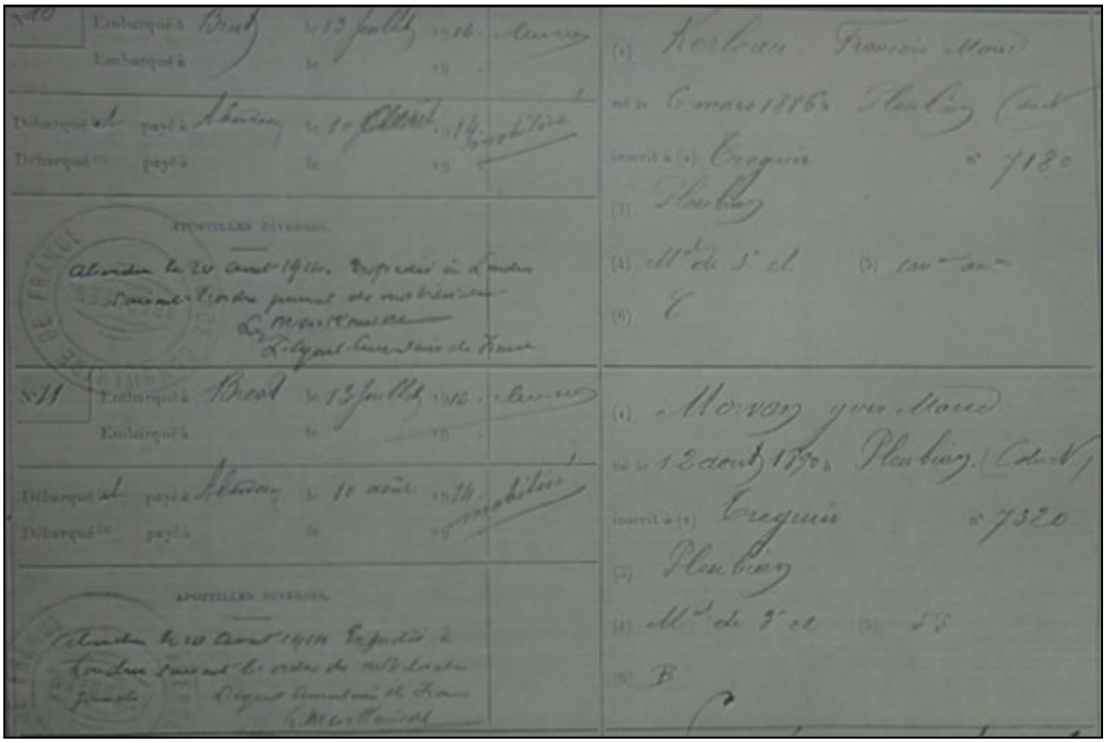
[7] Il existait au siège de chaque quartier maritime un casier de mobilisation. Il était attribué à chaque inscrit maritime mobilisable une lettre selon la catégorie d'âge à laquelle il appartenait. Schématiquement, pour les classée A – B – C – D, âgés de moins de 30 ans, E, âgés de30 à 35 ans, F, âgés de 35 à 40 ans, G, âgés de 40 à 45 ans, H, de 45 à 50 ans. Pour l'anecdote, des inscrits maritimes des catégories G et H furent mis à la disposition de l'Agriculture, pendant trois semaines environ, pour les travaux de la moisson.

mobilisation atteignait tous les inscrits au-dessous de 35 ans. L'Amiral a approuvé par télégramme du 30 juillet ces propositions. Il conviendrait donc, si la mobilisation était ordonnée, d'appliquer cette mesure et d'annoter en conséquence la case (*note : matricule*) (des marins) *se trouvant dans cette situation.*

Il va sans dire que c'est là une mesure exceptionnelle qui ne jouerait que pendant la saison où les expéditions battent leur plein, et qu'il conviendrait de revenir à la règle générale dès que celle-ci pourrait s'appliquer sans trop gêner l'armement. »[8].

En réalité, la levée de tous les inscrits maritimes concernés par l'ordre de mobilisation générale procurant plus d'hommes qu'il n'en était nécessaire au service des bâtiments de la Flotte, le ministre de la Marine put en assouplir les règles concernant les armements au commerce pour deux raisons essentielles : le ravitaillement des populations civiles et des armées et l'approvisionnement en denrées et matériaux des entreprises travaillant pour la Défense nationale.

Quelle fut la portée de ces directives sur les équipages de ces caboteurs qui entraient en pleine saison d'exportation du légume-phare de la région. Sur 15 rôles de désarmement que nous avons consultés, 2 seulement mentionnent au retour des problèmes d'effectif pour cause de mobilisation dont la goélette *Les Jumelles* de 94,47 tonneaux, immatriculée à Brest, montée de 6 hommes d'équipage ; elle avait été expédiée le 24 juillet 1914 à destination d'Aberdeen en Écosse, chargé de 90 tonnes d'oignons et embarquant 18 passagers pour le voyage. Arrivée à Aberdeen, le 3 août, l'agent consulaire de la France attendait les marins de l'équipage à quai, leur annonçant ou leur confirmant (selon les informations déjà reçues par le capitaine au cours de la traversée) l'état de guerre et procédant à la mobilisation de deux hommes de l'équipage – Kerleau François[9] et Morvan Yves-Marie, âgés respectivement de 28 et 24 ans - qui furent débarqués et dirigés le 10 août sur Londres au Consulat général de France chargé du rapatriement des marins et des marchands d'oignons concernés par ces mesures.



En apostilles : *« Aberdeen le 10 août 1914 : expédié à Londres suivant ordre de mobilisation générale – l'agent consulaire. »*
SHD, Marine, Brest - 5P7/576 annexe au rôle de désarmement de la goélette *Les Jumelles*

[8] Service Historique de la Défense – Marine Brest – 6P2/9. Par ailleurs, le chef du quartier fait mention, dans une correspondance sur la navigation commerciale qu'il adresse à son supérieur de Saint-Servan le 1er septembre, cet extrait : *« … En ce qui concerne la navigation, j'ai dès le 30 juillet et en prévision des évènements … obtenu de l'Amiral que des tempéraments* (note : action de tempérer) *soient apportés à la mobilisation des équipages des goélettes transportant les oignons de Roscoff dans les ports anglais. »* Les représentations diplomatiques et consulaires appliquèrent ces mesures avec plus ou moins de zèle.

[9] - **L**a guerre maritime fut fatale à François-Marie Kerleau, de Pleubian (22), inscrit au quartier maritime de Tréguier. Embarqué sur le patrouilleur *Rigel*, il figure dans la liste des disparus après le torpillage du navire par le sous-marin *U-35*, le 2 octobre 1916, en Méditerranée.

La goélette se rendit ensuite à Dysart avec 4 hommes d'équipage charger du charbon pour se rendre à Tréguier après avoir pu recruter un matelot. Il en fut de même pour la goélette *Roscovite*, de 90,94 tonneaux, immatriculée à Morlaix, ayant 5 hommes d'équipage, partie pour Aberdeen également avec une cargaison de 90 tonnes d'oignons et 17 passagers. Mais là, ce furent trois hommes qui furent levés, il ne restait plus que le capitaine et le mousse. François Guivarch, dans son ouvrage précité, a narré les difficultés que rencontrât le capitaine Coadou pour compléter son équipage et les péripéties qui émaillèrent le voyage retour à Roscoff en passant par Dysart pour charbonner également ; plusieurs auteurs ont d'ailleurs repris ce récit dans diverses publications.

Le cabotage transmanche en fut-il gravement perturbé ? Et dans quelle proportion ? Pour répondre à ces questions, il conviendrait d'entreprendre un dépouillement systématique des rôles de désarmement des navires des différents quartiers maritimes qui fréquentaient les ports de Grande-Bretagne, très vaste sujet qui n'est évidemment pas abordé dans le cadre de cet article.

En 1916, René La Bruyère portait à ce propos cette appréciation d'ordre général dans *La Revue des deux Mondes* :

« … Ils (les armateurs) *n'ont pas, à proprement parler, été dépourvus d'équipage, puisqu'à la date du 26 août la plus grande partie des inscrits maritimes n'était pas encore atteinte … Je reconnais toutefois que les capitaines ont éprouvé, du fait de la mobilisation des inscrits, une certaine gêne et surtout une grande inquiétude au sujet du recrutement de leurs équipage. »*

Pourtant, les évènements de ces premiers jours d'août influèrent singulièrement sur le déroulement de la saison légumière. Le trafic à partir du port de Roscoff en direction de l'Angleterre fut brusquement interrompu durant tout le mois d'août. Les 7 caboteurs en instance de départ, chargés globalement d'environ 500 tonnes d'oignons et transportant 83 passagers, à destination de divers ports des côtes anglaises, furent priés par les autorités maritimes locales de remettre à quai marchandises et hommes, et de s'en retourner à leur port d'attache sur lest, le changement de destination étant motivé par la mobilisation générale. Il s'agissait des trois dundees immatriculés à Tréguier, *Idéros*, *Idéal* et *Adèle*, des dundees respectivement immatriculés à Morlaix, Saint-Malo et Saint-Brieuc, *Albatros*, *Alerte* et *Kermarquer* et du sloop *Jeanne*, de Paimpol[10].

Les exportations d'oignons outre-manche ne reprendront que le 5 septembre avec le *Kermarquer*, transportant 80 tonnes d'oignons et 10 passagers à destination de Plymouth.

Quant aux Johnnies en âge d'être mobilisés, ce furent aussi les agents consulaires présents dans les principaux ports d'escale qui les attendaient à l'accostage des navires, pour en établir la liste et les acheminer le plus rapidement possible en Métropole via Londres ou autres ports du sud de l'Angleterre. Les listes nominatives n'étant pas jointes aux rôles d'équipage, il est bien difficile d'en tirer ne serait-ce que des estimations sur leur nombre à avoir été rapatriés et dirigés sur les dépôts figurant sur leur fascicule.

Inévitablement, ces vendeurs ambulants connurent alors des situations personnelles parfois embarrassantes. Il ne se présentait guère d'alternatives devant la baisse des effectifs dans les compagnies déjà bien installées dans leur commerce et au sein desquelles il ne restait plus que les jeunes et les anciens non mobilisables : continuer bon gré mal gré jusqu'à épuisement des stocks dans des conditions précaires ou, notamment, pour les dernières arrivées sur le marché, négocier avec des grossistes ou semi-grossistes britanniques pour liquider la marchandise le plus rapidement possible en ces temps bien incertains.

François Guivarch, dans son ouvrage précité, raconte l'anecdote de ce « master » de compagnie, lui-même tombant sous le coup de la mobilisation, qui sollicita auprès de l'agent consulaire du port d'Aberdeen où le bateau avait accosté, de surseoir à son départ vers la France afin de liquider à des grossistes du pays sa cargaison d'oignons pour réduire le montant de son préjudice. Il lui fut accordé un délai de 24 heures qu'il jugea trop court. Après des démarches auprès du Consul général de France à Londres, il obtint finalement un délai de 3 jours avant d'être rapatrié en Métropole pour y être incorporé.

[10] Service Historique de la Défense – Marine Brest – 6P9/6. Registre des entrées et sorties de bâtiments du port de Roscoff (année 1914).

Canonniers-marins en Artois.

par Thierry CORNET

Tout commence par quelques lignes écrites par Jean Robert, soldat au 74e R.I. Mobilisé au 36e Régiment d'Infanterie. Jean Robert est dirigé sur le front à la 36e Compagnie du 9e Bataillon du 36e R.I. Le 14 juin 1914, il est versé à la 10e Compagnie du 74e R.I.

Jean Robert note les faits et scènes dont il est témoin, et, à la date des 23 et 24 septembre 1914, il écrit :

« Deux jours qui peuvent compter comme deux bons souvenirs dans ma campagne. Hier,j'ai vu exploser le train blindé qui tirait sur les batteries boches en face de la ferme où on était cantonnés. Trois marins tués à leur pièce, dont l'un en morceaux. La gueule du canon (a été) projetée à 100 mètres en avant, cela entre Mareuil et Bray ».

Nous avons voulu en savoir plus sur ce drame, ainsi que sur la présence de canonniers marins sur cette partie du front. Cet évènement a eu lieu au sein du 1er Groupe autonome de 19cm, servi parles canonniers marins.

En janvier, février et mars 1915, les ateliers Schneider du Creusot montent sur wagon-truck des pièces de 19cm Modèle 1870-93, provenant des batteries de côtes.

Le personnel est fourni par la 3e Batterie de canonniers marins sous le commandement du Lieutenant de vaisseau Seychal.

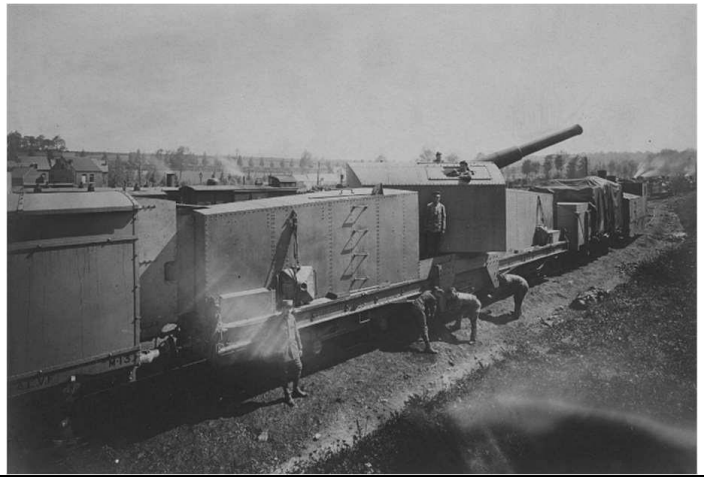
Le groupe est commandé par un chef d'escadron d'artillerie, le commandant Charet. Il comprend 12 officiers et 320 hommes.

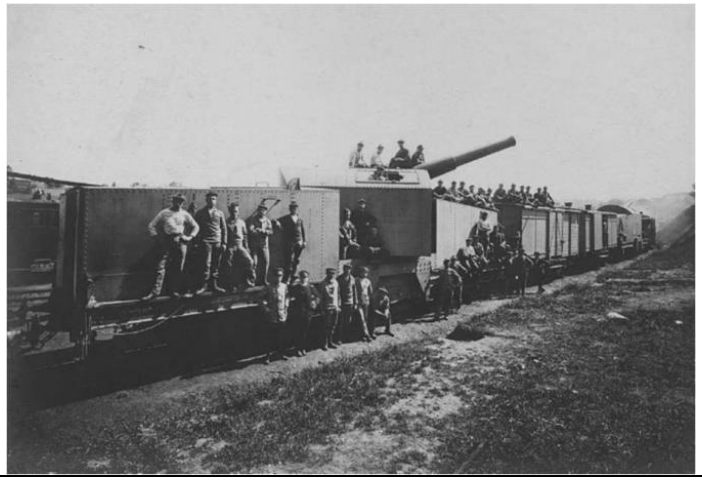
Le 1er groupe autonome de 19 est ainsi constitué. : Il était composé de 3 batteries A – B – C. Chaque batterie comprenant 2 pièces de 19cm Modèle 1870-93 TAZ.

Après une période de perfectionnement exécuté des positions de Mourmelon sur les organisations allemandes de la région de Nauroy, le groupe se rend le 1er mai, à la Varenne-st-Hilaire (Parc A.L.V.F.)[11] pour prendre des munitions. Le 3 mai, le groupe se transporte en Artois, à Saint-Pol-sur-Ternoise. Il a pour mission d'exécuter des tirs de destruction sur les villages de Thélus, Vimy, Farbus, Bailleul-sur-Berthoult, Willerval et Arleux.

Pour cela, le groupe utilise la ligne de chemin de fer Arras–Étaples, et particulièrement les positions de tirs de Maroeuil-à-Bray.

L'État-major est cantonné à Frévin-Capelle, deux batteries à Saint-Pol-sur-Ternoise et la 3e à Aubigny-en-Artois.





23 mai 1915 - En gare de Saint-Pol-sur-Ternoise – Train blindé – la pièce et sa coupole et l'ensemble du train de la pièce et de son personnel - Photos Fonds Valois.

[11] Artillerie Lourde sur Voie Ferrée.

Du 6 au 9 mai 1915, le train blindé effectue des tirs de réglages puis participe, du 9 au 13 mai, à l'offensive générale ainsi qu'à la reprise de celle-ci, le 16 juin. Pendant cette période et jusqu'au 9 juillet, il exécute de nombreux tirs sur les villages cités et quelques tirs de destruction sur des batteries lourdes, repérées par les ballons captifs et avions.

Le 9 juillet 1915, le groupe quitte Frévin-Capelle pour Hersin. Les positions de tir se situant sur la voie entre Noeux et Bully-Grenay, il effectue des tirs de destruction sur les batteries en position près de la voie Farbus–Avion.

Le 28, le groupe retourne à Frévin-Capelle et exécute des tirs de destructions sur les batteries ennemies.

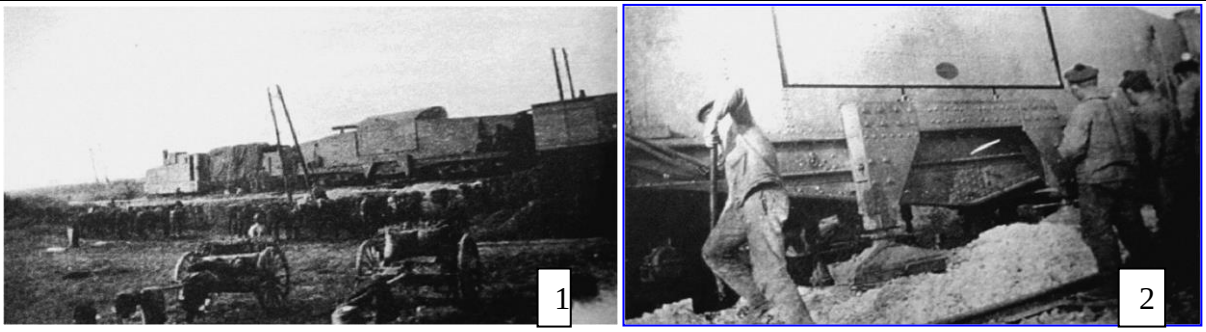
Le 13 août, il quitte l'Artois pour entrer dans la composition de la 6e armée.

Le 2 septembre, le groupe revient en Artois, pour participer à la l'offensive prévue le 25 septembre. Pendant la préparation, le groupe exécute des tirs de destruction sur des abris au nord de Vimy et sur les villages de Willerval, Farbus, Vimy et Bailleul-Sir-Berthoult.

Le 23 septembre 1915, deux batteries du 1er groupe de 19cm participent aux tirs : la Batterie A en position à Étrun et la Batteie C en position à Bray.

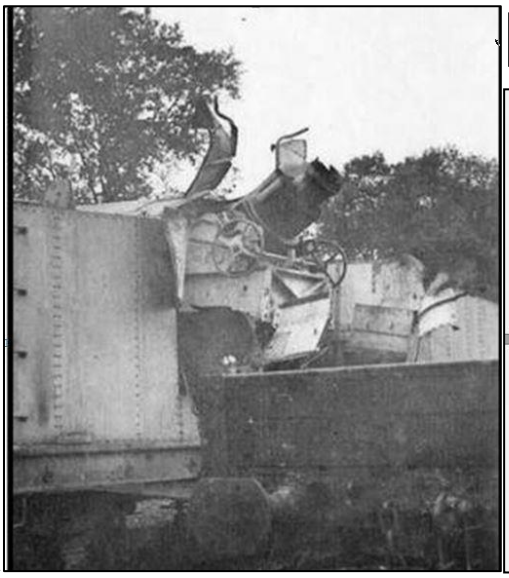


Portion de la ligne de chemin de fer entre Bray et Maroeuil où était en position la Batterie C du 1er Groupe autonome de 19 en septembre 1915.



Acq – Juin 1915–Ligne Étaples–Arras – 1 - Une pièce du 1er Groupe en cours d'installation.- 2 - Pose de vérin par les canonniers marins. - Photos extraites du livre *Capitaine de Zouaves* de Louis Buscail.

La pièce de la Batterie C, pièce immatriculée *R 1899 n°4* tire à 16h. 00 ; au 3e coup tiré, un éclatement prématuré dans l'âme provoque l'éclatement de la pièce. Le gabier Le Lay Gilles et le timonier Guégan Joseph sont tués. Le quartier-maître canonnier chef de section Rohou Yves, le quartier-maître Fayo Joachim, le quartier-maître Le Gloahec Joseph, les matelots Largouet Jean, Diot Armand et Touzé Ange sont blessés.



🡻***Train blindé en position en Artois*** – Collection privée



🡸***La pièce immatriculée R 1899 n°4 » de la Batterie C après l'explosion du 23 septembre 1915 -*** Collection privée.

Le 24 septembre, on procède à l'inhumation des deux tués à Frévin-Capelle. Le 25, le quartier- maître Fayo Joachim meurt de ses blessures à Frévin-Capelle et y est inhumé le 26.

Dans le courant d'octobre, le groupe effectuera encore des tirs de contre-batterie dans la région de Vimy et d'Eleu-dit-Leauwette

Le 15 novembre le 1er groupe autonome de 19cm quitte l'Artois définitivement.

Aujourd'hui les corps du timonier Guégan et du Q.M. Fayo reposent dans la nécropole nationale de Notre-Dame de Lorette (Pas-de-Calais)





Clichés Th. Cornet

Sur demande de Thierry Cornet auprès du service des sépultures, la plaque de Joseph Guégan qui apparait ici a été modifiée et sa qualité de marin et son unité de combat, le 1er régiment de canonniers marins, y sont désormais inscrits.

Nous n'avons que peu de renseignements sur les trois hommes tués dans l'explosion.

- **Joachim Fayo** était né le 6 juin 1894 à Riantec (Morbihan) de Mathurin et d'Ameline Masson. Il exerçait la profession de marin lors de son passage devant le conseil de révision de la classe 1914 (Bureau de Lorient). Il a été décoré de la médaille militaire à titre posthume.

- **Joseph Ferdinand Guégan** était né le 31 décembre 1894 à Quiberon (Morbihan), d'Olivier et de Marie Rosalie Le (?) Il exerçait lui aussi la profession de marin lors de son passage devant le conseil de révision de la classe 1914 (Bureau de Lorient). Il repose à Notre-Dame de Lorette, Carré 57, Rang 10, Sépulture n°11593. Médaille militaire à titre posthune (J.O. du 07/12/1919) avec le motif : *« Étant exempt du service, a tenu à venir prendre son poste de combat où il a été tué le 23 septembre 1915. A été cité ».*

- **Gilles Le Lay** était né le 6 mars 1893 à Locquénolé (Finistère), d'Yves et de Jeanne, Émilie Nicolas. Exerçait la profession de marin. De la classe 1913 (Bureau de Brest). Inscrit maritime au quartier de Morlaix le 26 octobre 1912. Nous supposons que le corps du gabier Le Lay a été restitué à la famille et inhumé dans son village. Médaille militaire à titre posthume.

Tous les trois appartenaient au 1er Régiment de Canonniers Marins.

Sources

🕮 Carnet de guerre de Jean Robert
🕮 Rapport du contre-amiral Jehenne Commandant les formations de marins détachées aux armées.
🕮 *Histoire et Fortifications* Magazine H.S.4 Septembre 2001.
🕮 Remerciements au général Guy François

Geste d'apaisement et de contrition après la guerre.

Nous nous rappelons l'histoire du carnet de guerre qui fut trouvé par les Allemands après la bataille d'Artois du 9 mai 1915 sur le corps du capitaine Charles Mahé, commandant d'une compagnie du 48e R.I. de Guingamp, tué en territoire ennemi lors d'une offensive calamiteuse puis restitué à la famille après le conflit. Ce précieux document était conservé par Pierre Belleil, neveu de Charles Mahé qui nous avait permis de le publier (*Le capitaine Charles Mahé au 48e Régiment d'Infanterie de Guingamp, Carnets et lettres de guerre (août 1914–9 mai 1915)*, 2006, 59 pages.)

Jacques Roignant a retrouvé dans *Ouest-Eclair* (numéro inconnu) un épisode d'après-guerre qui plaidait aussi pour l'apaisement.

« Le 25 septembre 1915, le soldat Victor Martin, actuellement chauffeur aux Chemins de fer de l'État, natif de Tréduder (Côtes-du-Nord) domicilié, 15, rue Chiffotière, à Laval, fut fait prisonnier par les Allemands ainsi que des camarades du 19e d'Infanterie de Brest.

Victor Martin qui était blessé, se vit dépouiller par un ennemi qui lui enleva jusqu'à son portefeuiille.

Or, il y a un mois environ, M. Pierre Massé, secrétaire de l'Amicale des Anciens Combattants du 19e à Brest, recevait d'un Allemand habitant les environs de Berlin, un portefeuille contenant tout ce qui avait été volé au soldat Victor Martin.

Grâce aux adresses relevées dans les papiers, M. Massé put écrire au maire de Trésuder qui lui fournit l'adresse de M. Martin à Laval. Celui-ci vient donc d'être mis en possession de son bien, ce dont il a été très touché.

L'Allemand, Frantz Piter, 46, Wilheimstrasse Sorau, N.L. Prov. Brandenburg, se sentant gravement atteint, n'a pas voulu mourir avant de restituer à l'ancien poilu Martin, le portefeuille qu'il lui avait dérobé il y a quinze ans. Ce geste méritait d'être souligné. »

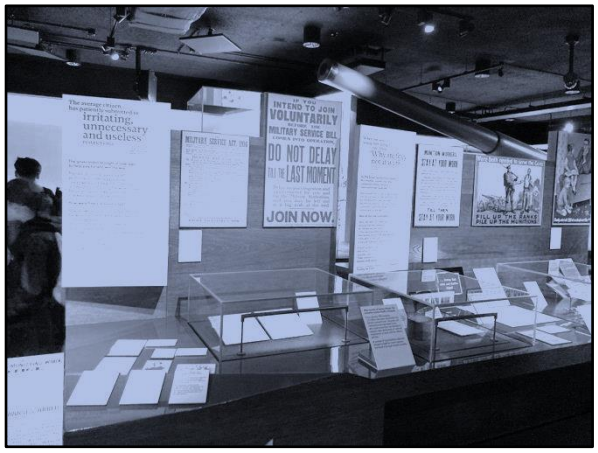
Des musées londoniens et la Grande Guerre

par Ronan RICHARD, professeur d'Histoire

Sillonnant chaque année la ville de Londres à l'occasion de séjours linguistiques et culturels avec mes élèves, je saisis l'occasion d'un article en forme de coups de cœur sur deux musées offrant, chacun à leur manière, une porte d'entrée sur l'histoire de la Première Guerre dans toutes ses facettes et sa complexité.



L '*Imperial War Museum* de Londres est hébergé dans un bâtiment emblématique, l'ancien hôpital psychiatrique de Bethlem, situé au cœur de la ville, dans le quartier de Lambeth. Transformé en musée en 1936, son architecture imposante et ses vastes espaces intérieurs offrent un cadre idéal pour abriter les vastes collections du musée. Il se distingue notamment par son imposante coupole qui surplombe l'entrée principale, accueillant les visiteurs dans un espace à la fois majestueux et solennel. À l'extérieur, deux imposants canons de marine de la Première Guerre mondiale encadrent l'entrée. Les jardins environnants offrent un espace paisible pour la réflexion après la visite, avec des mémoriaux et des sculptures commémoratives qui ajoutent une dimension supplémentaire à l'expérience.

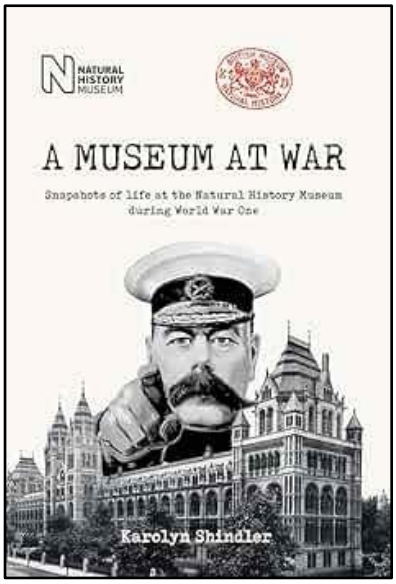


S'il a vocation à explorer plus globalement l'histoire militaire et les impacts des conflits mondiaux, l'espace consacré à la Première Guerre mondiale est, avec celui consacré à la Shoah, l'un des espaces les plus poignants et réussis, offrant aux visiteurs une immersion complète dans ce conflit aux multiples dimensions. Les collections y sont d'une richesse exceptionnelle, regroupant une diversité impressionnante d'objets et de documents. Parmi les pièces phares, on trouve les immanquables uniformes, armes et équipements militaires, mais aussi un panel très large d'objets du quotidien des soldats et des civils de l'époque. Les documents d'archives, tels que des lettres, des journaux personnels et des photographies, choisis avec une grande pertinence, permettent aussi de saisir l'impact profond de la guerre sur les individus.

Les thèmes abordés sont variés et couvrent des aspects multiples du conflit : la vie dans les tranchées, les innovations technologiques, les stratégies militaires, ainsi que les conséquences sociales et politiques. Un accent particulier est mis sur les témoignages personnels, donnant une dimension humaine et émotionnelle à l'exposition. Les visiteurs peuvent ainsi comprendre les souffrances et les sacrifices des combattants et des civils.

L'originalité de la muséographie de l'*Imperial War Museum* réside dans son approche immersive et interactive. Les expositions sont conçues pour engager les visiteurs de manière active, avec des reconstitutions de scènes de bataille, des projections audiovisuelles et des installations interactives. Cette approche permet de rendre l'histoire vivante et accessible, tout en offrant une expérience pédagogique vraiment enrichissante.

Comparé à d'autres musées, l'*Imperial War Museum* se distingue par l'ampleur de ses collections et de ses archives testimoniales écrites et orales. Chaque objet et document est soigneusement choisi pour illustrer les multiples facettes de la Première Guerre mondiale, offrant ainsi une perspective globale et nuancée. Cette approche fait de cette institution londonienne un lieu incontournable pour quiconque souhaite comprendre l'impact durable de ce conflit majeur.



Autre musée phare dont la visite est grandement recommandée, le ***Natural History Museum*** a inspiré pour sa part un ouvrage particulièrement original et enrichissant, intitulé *A Museum at War: Snapshots of the Natural History Museum During World War One*. Écrit par Karolyn Shindler, historienne spécialisée dans l'histoire des institutions scientifiques, ce livre offre une contribution remarquable à l'historiographie conjointe des musées et du premier conflit mondial et une perspective unique sur le rôle et les défis du *Natural History Museum* de Londres pendant la guerre .

L'ouvrage offre un regard chronologique documenté sur les impacts de la guerre sur le musée et ses collections. Les premiers chapitres se concentrent sur l'état du musée à la veille du conflit, puis sur les mesures prises pour protéger les collections des bombardements et des destructions potentielles. L'ouvrage explore ensuite le rôle des employés du musée, dont beaucoup se sont engagés dans l'armée britannique et sont parfois morts au combat, et la manière dont ceux restés à Londres ont contribué à l'effort de guerre, notamment par la recherche scientifique appliquée aux besoins militaires. L'ouvrage aborde également la question de la difficile gestion des collections en temps de guerre ainsi que celles des défis logistiques et sécuritaires ou des contributions scientifiques et techniques du musée à l'effort de guerre. Karolyn Shindler met également en lumière les histoires personnelles des employés, offrant une dimension humaine et poignante à son récit.

L'originalité de cet ouvrage réside dans son approche inédite et sa richesse documentaire. Contrairement à de nombreuses études centrées sur les aspects militaires ou politiques de la guerre, *A Museum at War* explore une facette moins connue mais tout aussi significative, celle de la résilience et de l'adaptation des institutions culturelles et scientifiques en période de crise. Grâce à des recherches approfondies dans les archives du musée et à l'utilisation de sources variées, il offre un aperçu détaillé et nuancé de ce contexte tragique.

Gravés au Panthéon.

Depuis plusieurs années, nous avons pris l'habitude d'insérer dans les colonnes de notre modeste bulletin des extraits de témoignages tirés de l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre*. Cette précieuse source fut une initiative de l'association des *Écrivains combattants* qui, dès 1919, entreprit de dresser la liste de combattants morts au combat et qui avaient publié des documents en langue française. Parmi eux, des écrivains déjà bien connus du public comme Louis Pergaud, Charles Péguy, Alain Fournier ou Apollinaire mais aussi de parfaits inconnus dont les œuvres n'avaient eu que peu d'audience ou qui n'avaient pu qu'ébaucher une carrière littéraire plus ou moins prometteuse mais brisée par leur mort tragique et prématurée.

Ces écrivains inconnus dont l'œuvre se résume parfois à quelques feuillets parus dans des bulletins ou revues aujourd'hui oubliées, virent leur nom sauvegardé par un chapitre dans l'*Anthologie* et gravé sur les murs du Panthéon à l'initiative de l'association des Écrivains combattants qui avait dressé cette liste.

Nous continuerons de sortir de l'oubli ces modestes écrivains dans notre petit bulletin.

Sur **Hubert Lefebvre (1897-1918),** sous-officier belge mort au combat le 18 juin 1918, nous possédons très peu d'informations si ce n'est qu'il était né le 18 février 1897 à Ixelles, dans la banlieue de Bruxelles et qu'il avait le grade d'adjudant au moment de son décès, le 18 juin 1918 à Langemarck, d'une blessure reçue sur le front, à Weidenfdeft. Son corps repose actuellement dans le cimetière militaire de La Panne (tombe BMB-CMB). Il n'a laissé qu'un ouvrage non publié[2] et inachevé *Mémoires d'un fantassin, notes de guerre.* Nous ne citerons que ce texte titré « Retour ».

« **Retour**.

« Soir triste. Un vent glacial voile le ciel ; il a cassé les branches aux ormes orgueilleux.

Et je songe au retour.

Je sonnerai et je m'étonnerai de trouver la maison si semblable ; le timbre si familier … La même sensation de fraîcheur me saisira quand je pénétrerai dans le vestibule … Mes parents descendront vite car ils m'auront entendu … Peut-être serai-je en uniforme ; alors, ils me trouveront changé, fait homme. Plus tard, ils s'apercevront que je suis demeuré tel que j'étais, ni plus instruit, ni plus capable.

Moi, je les trouverai vieillis, un peu, beaucoup peut-être ; et cela m'attristera. Ma mère pleurera d'émotion, moi aussi, je crois … Je ne saurai quoi leur dire, et nous resterons, tout émus, à nous regarder. On parlera de grand-mère qui est morte … et des autres qui auront disparu.

Et je monterai à mon bureau. Je foulerai le vieux tapis rouge de l'escalier, et le même bouquet de Monnaie du Pape se balancera sue l'horloge du palier … Oh ! Comme les choses sont restées effroyablement indifférentes.

Je m'assiérai à la grande table et j'aurai devant moi les rayons poudreux chargés de livres. J'y retrouverai, relégués près du plafond, les gros livres dorés des distributions de prix ; et, tout en bas, les tomes horizontaux de l'*Illustration*. À elles seules, les *Causeries du Lundi* rempliront un rayon.

Comme jadis, la vieille carte de la Belgique pendra au mur et le tableau noir où j'appris l'algèbre.

Et ma mémoire sera si frappée de retrouver ces choses que je me dirai avec angoisse : « *Est-il possible que 4 ans de guerre aient passé ?* »

J'ouvrirai les tiroirs : mes classiques y seront encore : je reconnaitrai Virgile, dans l'édition Hachette, et l'*Histoire du Moyen-Âge*. J'essayerai en vain de traduire en vers et j'aurai oublié la formation du Saint-Empire germanique.

Je serai découragé car j'aurai de longues années devant moi « Se peut-il, songerai-je, se peut-il que j'aie vécu et terriblement vécu quatre ans inoubliables et que tout cela ne m'ait servi à rien ! Et que je doive, après cette vie d'action et de mouvement, continuer à pâlir sur des livres ? »

Et ce ne sera pas gai, pas gai du tout ce retour. »

Hubert Lefebvre ne se trouva pas confronté à cette situation d'indéfinissable incertitude face à son avenir quand le guerre d'acheva puisque la mort le faucha le 11 juin 1918.

(*Anthologie des Écrivains morts à la Guerre*, Amiens, Malfère, 1925, tome III, pp. 779-783)

➔ **François Lafond (1899-1918),** était un jeune chasseur qui ne connut point non plus la victoire puisqu'il fut foudroyé le jour de l'Armistice.

Il était né en Russie où son père était en poste, le 8 d²écembre 1899, mais sa famille revint en France où il fit de solides études. Il était passionné de littérature et écrivait des poésies dès son lycée. Son œuvre est disparate et se résume à un ensemble de poèmes qui n'ont point été publiés. Animé par un esprit patriotique, le jeune homme s'engagea pour la durée de la guerre le 15 décembre 1917. Il fut versé dans le 21e bataillon de chasseurs et monta en ligne le 21 août 1918. Il fut intoxiqué par des gaz asphyxiants le 3 novembre 1918 et agonisa jusqu'à son décès à l'hôpital de l'École Polytechnique de Paris, le 11 novembre 1918.

« Poème
Quand la mort me prendra, la recevrai-je en face,
Comme je l'ai rêvée, en murmurant un vers
Et serai-je étendu dans un sillon d'Alsace
Sous le geste apaisant des larges sapins verts ?

Un petit cimetière à l'entour d'une église
Me recueillera-t-il sous une pierre grise ?
Dormirai-je, oublié, quelque part dans un champ
Et sur moi, les glaneurs iront-ils se penchant ?

Aurai-je seulement un tertre qui verdoie ?
Je ne sais, pauvre ami, quel sera mon destin ;
Mais ce que je sais bien, c'est qu'en un clair matin
Par notre doux pays, il sera grande joie.

Car, en un flottement de casques diaprès,
Ce sera le retour sous l'arche triomphale ;
Et, pour fleurir leurs fronts bruns d'un superbe hâle,
Il ne suffira pas des fleurs de nos prés.

Et là-bas, tout au loin, les morts que l'on oublie ;
Surgissant, tout poudreux encore du sol natal,
Ivres, se pencheront dans le vent matinal
Pour y surprendre un peu de fanfare affaiblie.

8 juin 1917 »

(*Anthologie des Écrivains morts à la Guerre*, Amiens, Malfère, 1924, tome I, pp. 384-387)

La Honte.

(texte de Pierre Benoît. *Almanach du Combattant* 1923, pp. 207-210.

Le futur académicien **Pierre Benoît** , Ferdinand, Marie, Pierre pour l'état-civil officiel (Albi, 12-juillet 886 – Ciboure (66), 3 mars 1962) fut rappelé dès le début de la guerre au 218e R.I.. il fut nommé lieutenant de réserve le 9 septembre 1914 et muté au 18e R.I.. Gravement malade, il fut rapidement évacué et resta hospitalisé pendant des mois : il fut libéré de ses obligations militaires, sans doute réformé, le 13 novembre 1915.

Poète confidentiel avant le conflit¸ sa carrière littéraire sera vraiment lancée en 1918 avec le succès de son roman, *Koenigsmark*, premier ouvrage d'une longue liste de romans sentimentaux et d'aventures. Il fit son entrée à l'Académie française le 11 juin 1931.

Bien qu'ayant peu connu le front, il resta attaché à la communauté combattante mais la guerre ne fournit le décor d'aucun de ses romans. Il a pu cependant témoigner dans des publications associatives, bulletins ou revues.

Ainsi fit-il pour le tout jeune *Almanach du Combattant* de l'année 1923 où il raconte une anecdote qui, dans les remous de la retraite,, ne dut pas être exceptionnelle.

« La Honte, je l'ai vue une nuit exactement la nuit du 31 août au 1er septembre 1914, sur la route de Laon à Vailly. Son regard était atroce et ignoble. D'autant plus atroce et ignoble que c'était à nous qu'il s'adressait.

A nous, c'est-à-dire à moi et à cinq ou six camarades qui, dix jours plus tôt, avions cantonné dans la grande ferme rouge et blanche que je n'oublierai jamais, la ferme que l'on trouve à main droite, sur une hauteur, à mi-chemin, entre Fourmies et Trélon.

Nous ne nous étions pas encore battus. Mais déjà notre crainte de ne pas arriver à temps pour nous battre avait un peu perdu de son acuité. Ce fut même avec un certain soulagement que nous apprîmes que nous allions rester deux jours dans cette belle ferme.

Deux jours ? Baste. Dès le lendemain soir … Nous n'allions pas plus vite que les événements.

Ce fut donc le 20 août que nous débarquâmes à Fourmies. Il y avait un doux soleil brumeux sur les maisons de briques roses et toute la population échelonnée de la gare à la place pour saluer le régiment

Ces gens-là nous prenaient le bras et nous disaient avec cette bonne voix traînante du Nord, que nous entendions pour la première fois :

« *On a dû vous répéter que nous étions les ennemis des soldats, des antimilitaristes, sur qui la troupe a jadis tiré . De vieilles histoires ! On a dû vous les raconter. Eh bien ! Vous allez voir.* »[12]

Nous vîmes, en effet. Le régiment n' était pas arrivé sur la place que déjà les rangs étaient rompus. Chaque habitant emmenait avec lui son soldat. J'en connais, ce matin-là, qui déjeunèrent jusqu'à trois fois. Sous les acclamations, les officiers radieux laissaient faire. J'en appelle au souvenir des antimilitaristes de Fourmies. Qu'ils veuillent bien se souvenir de cette matinée du 20 août 1914. Qu'ils disent si je mens … Je ne suis pas assez fier de ce qui s'est passé ensuite pour avoir intérêt à exagérer l'enthousiasme de cette réception.

La loterie du cantonnement nous assigna la ferme dont j'ai parlé plus haut ; à moi et à cinq ou six de mes camarades. Ils se nommaient … Mai à quoi bon écrire leurs noms ! Ils font aujourd'hui partie de la grande foule obscure que la guerre a prise.

« *Ounté l'aïgue gouyat ?* » « *Où est l'eau , petit ?* »demandaient, dans leur patois gascon, mes camarades aux garçonnets de la ferme. Et ces petits Flamands aux joues rouges s'étonnaient devant ces soldats français qui ne parlaient pas français.

On se comprit, néanmoins, et vite. La fille de la maison, une grosse blonde qui riait tout le temps, en baissant les yeux, était fiancée. Le mariage devait avoir lieu dans la quinzaine. « *Ce sera peut-être fini avec les Prussiens,* disions-nous à la famille. *Si nous repassons par ici, quelle noce, c'est le cas de la dire ;* » Et en attendant, on riait, on mangeait, on buvait surtout. Dans la cave claire, nous avions retrouvé les vins de chez nous.

Le fiancé venait. C'était un grand garçon maigre, réformé pour une pleurésie contractée au service. Il était un peu honteux devant nos uniformes. Nous nous appliquions avec condescendance à calmer ses scrupules : « *Tout le monde ne peut pas être de la fête. Nous en connaissons de mieux bâtis que toi, qui ne sont pas partis*. » Il écoutait, tête basse, cherchant en dessous les yeux de la jeune fille blonde, qui riait toujours.

Outre le père et la mère, il y avait les trois petits frères, dont l'aîné n'avait pas quatorze ans, un grand-père égrillard et une grand-mère paralytique qui me céda son lit.

Un grand dîner était préparé pour le vendredi soir, 21 août. Bordenave y avait mis la main. Il était en train de surveiller un coulis dans la cuisine lorsqu'un caporal de la section voisine vint nous rejoindre et nous dit quelques mots à voix basse. Bordenave changea de couleur. Nous n'avons pas goûté à son coulis.

L'instant d'après, nous bouclions à la hâte nos sacs. Je me rappelle que la fiancée blonde m'aida à recoudre ma courroie de charge. Ah ! pauvre fille …

Puis, vers huit heures, nous prîmes la route de Sivry. Le lendemain, quand l'aube se leva, je pus lire, sur une borne, ces simples mots : « Charleroi, 14 kilomètres. » Mais il serait outrecuidant d'affirmer que ces mots nous aient dit alors quelque chose.

Ce n'est pas sur cette route-là où j'ai vu cependant tant de choses que j'ai vu la Honte. Non c'est sur la route de Laon à Vailly, pendant la nuit du 31 août au 1er septembre. Dans l'intervalle, il y avait eu le Nouvion, Guise et les collections d'effets que nous avions, au départ, touchées neuves, l'étaient déjà beaucoup moins. Nous avions maintenant la certitude d'être arrivés à temps pour voir la fin de la guerre, et même un peu en avance.

De cette route, je ne garde qu'un souvenir vague. Il me serait facile, avec la première carte venue, de le compléter et de vérifier, par exemple, si l'eau miroitante que nous traversâmes, était celle d'une rivière ou d'un canal. Je n'en sais rien encore. Je sais seulement que nous marchâmes tout le temps en forêt, avec des arrêts brusques, injustifiés, plus exténuants que la marche.

Ce fut au cours d'un de ces arrêts que se passa la chose que je vais dire. Les hommes, sans en avoir reçu l'ordre, avaient jeté leurs sacs à terre.

[12] Rappel de la manifestation du 1er mai 1891 où la troupe avait tiré sur la foule faisant 9 morts et 35 blessés.

Deux pèlerines noires, deux officiers –le chef de bataillon et le capitaine adjoint au colonel – causaient à voix basse, assis sur l e talus, à mon côté.

« *Si nous n'avons pas passé l'Aisne à six heures, ce matin, nous sommes flambés,* disait l'un. »

« *Vingt kilomètres et les soldats n'en peuvent plus,* murmurait l'autre. »

Tout à coup, j'entendis une voix, une pauvre voix chevrotante de femme.

« *Eh ! monsieur Bordenave ! Quel hasard !* »

Mon camarade répondit par un grognement de surprise.

Il y avait de quoi. C'était la voix de la grand-mère de la ferme, de la ferme de Fourmies.

Dans deux énormes chariots, traînés chacun par deux chevaux, deux chariots que, las comme nous l'étions, nous n'avions pas distingué des voitures régimentaires,; la famille qui nous avait donné l'hospitalité était entassée.

Ils étaient tous là : les trois petits, la fiancée blonde, le grand-père égrillard, la mère, la grand-mère paralytique, juchés sur un amoncellement d'objets hétéroclites, tout ce qu'ils avaient pu sauver de leurs misérables richesses.



Convoi de réfugiés, 1914 – B.N.F.

Le père était à la tête des chevaux du premier char. Le fiancé guidait ceux du second.

Ils eurent la charité de ne pas nous rappeler les promesses que nous leur avions faites au sujet des cadeaux que nous devions leur rapporter de l'Allemagne.

« *Que de choses, depuis votre départ,* fit le grand-père. *Enfin, bienheureux de vous voir là, en bonne santé.* »

« *Et nous aussi,* fîmes-nous, gênés. »

« *C'est le jour même du mariage de ces pauvres enfants que nous sommes partis,* reprit le vieillard. *On sentait bien que les choses n'allaient pas toutes seules. Mais si vite ? Qui l'aurait cru ? Juste comme on revenait de*

l'église, au moment de nous mettre à table, nous avons su qu'ils arrivaient. À peine le temps d'atteler les chars. Regardez, grand-mère a encore la robe de la noce. »

Nous vîmes sous les lanternes, briller la pauvre robe de soie noie, la capote de jais.

« *C'est tout de même de la chance, mes enfants, de s'être retrouvés,* dit-elle »

Oui, bien de la chance !

Un murmure venait de courir parmi les groupes sombres des soldats : « *Le colonel !* »

Il était là, avec son capitaine adjoint. On voyait sur sa cuisse gauche sa sacoche d'état-major, avec son fermoir en nickel.

Nous le vîmes faire le tour des deux chariots, inspecter les chevaux

« *Cent cinquante sacs chacun, dit-il. Les bêtes sont solides. Allons-y.* »

Il vint à nous. « *Debout !* ordonna-t-il. Vingt hommes furent aussitôt sur pied

« *Déchargez-moi ces voitures, et vite.* »

Il y eut un tohu-bohu, et soudain de misérables voix gémissantes s'élevèrent des chars.

« *Monsieur, mon colonel, c'est à nous, c'est notre mobilier ! Nous sommes des réfugiés de Fourmies, des Français, mon colonel* ! »

« *Avez-vous compris*, dit le chef à ses soldats qui hésitaient devant la sinistre besogne »

Il se tourna vers les civils

« *Mes hommes sont fourbus, Si je n'allège pas de leurs sacs les plus fatigués, mon régiment est perdu. Croyez bien que je regrette. Allons, plus vite que cela, vous autres.* »

Il n'avait pas besoin de presser les soldats. La perspective de n'avoir pas à porter le sac avait suffi. On entendait la chute précipitée des meubles, des pitoyables hardes. Bientôt tout fut à terre.

« *Mon colonel, mon père qui a quatre-vingt ans, ma mère qui est paralytique. Et ma femme et ma fille … Les Allemands qui arrivent* »

« *J'ai à sauver mon régiment,* répondit rudement le colonel. »

Maintenant, on empilait dans les chars les sacs du bataillon. Le premier qui y trouva place fut celui de Bordenave.

Un ordre retentit : « *Rompez les faisceaux !* »

Et le régiment défila devant un pauvre amas obscur, d'où partaient des sanglots, et pourquoi le taire, hélas ! des injures. »

Ce malaise face au drame des réfugiés, plusieurs membres de l'armée l'ont avoué dans leurs récits.
Ainsi le docteur Gabriel Chagnaud, médecin au 91e R.I. de Mézières, évoque-t-il franchement ce dilemme lorsque, le 26 août, son régiment, fuyant également l'ennemi, se prépare à traverser la Meuse, à Stenay où il se trouve freiné par une foule en panique.

« Les rues de la petite ville sont encombrées de convois interminables de paysans et de pauvres gens fuyant devant l'invasion. Un regard rapide sur toutes ces misères. Le pont, le pont ? Le pont est encore intact ! Les derniers éléments du corps d'armée se pressent pour le franchir, l'artillerie, des convois ; quelques coloniaux isolés, perdus, se glissent entre les voitures. À 7 heures, nous passons à notre tour. Les sapeurs sont au travail pour faire sauter le pont à 8 heures. Et, pendant ce temps, quelques cavaliers, des gendarmes maintiennent de force sur la rive droite les voitures des malheureux cvils. À nous d'abord les routes ! Les civils n'auraont le droit de passer qu'une fois sur la rive gauche le dernier des nôtres. Dure nécessité d la guerre dont la cruauté ne nous frappe déjà plus. Des femmes, des vieillards, des enfants tendent leurs mains vers nous dans des gestes suppliants. Nous trouvons naturel qu'ils restent là et nous passons. »

(Docteur Gabriel Chagnaud, *Le 91e de Mézières*, Mézières, Éditions de la Société des écrivains ardennais, 1959, p. 43.)

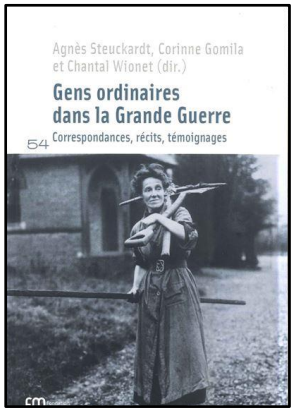
On ressent le même trouble chez le capitaine Jean La Chaussée.

« Devant ma compagnie qui avait été obligée de stopper, deux gendarmes faisaient entrer des voitures dans un enclos. À un moment, un cheval attelé à une voiture s'arrêta et refusa d'avancer. Cris du conducteur, coups, rien n'y fit. Alors, l'un des gendarmes tira son revolver de son étui, et d'une balle dans la tête, tua le cheval. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le cheval fut dételé et culbuté dans un fossé, la voiture emmenée avec les autres à l'aide de nos hommes. Je vois encore le pauvre homme regarder son cheval, et s'essuyer une larme avec son gros mouchoir de couleur. » La route fut bientôt à demi débarrassée, et nous continuâmes notre chemin, de nombreux civils marchant sur les côtés de la route. »

(La Chaussée Jean (Capitaine), *De Charleroi à Verdun dans l'infanterie*, Paris, Eugène Figuière, 1930, 253 pages, p. 40-41.)

Bibliographie

🕮 ANGLERAUD Bernadette, *La guerre qui n'en finit pas, les soldats internés de 1914-1918*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2024, 15,00€.



🕮 GOMILA Corinne, STEUCKARDT Agnès, WIONET Chantal, *Gens ordinaires dans la Grande Guerre, correspondances, récits, témoignages*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2024, 250 pages, 19, 00€.

🕮 HALER Miguel, *Moi, Joseph l'Alsacien, soldat français de la Grande Guerre.*, Paris, Ginkgo éditions, 2024, 318 pages, 17,00€. (réédition).

🕮 KIENER Michel, MAZET Valérie, *Nous étions des hommes malgré la guerre, 1914-1918.* La Crèche (79), Métive éditions, 2018, 334 pages,

🕮 LE TELLIER Hervé, *Le nom sur le mur*, Paris, Gallimard, 2024, 176 pages, 19,80€.

🕮 MALINOWSKY Alain, *Le Chemin des Dames*, Louviers, Ysec, 2024, 240 pages, 24,00€.

🕮 MASSIEU Benjamin, *Les demoiselles au pompon rouge* (réédition), Villers/ Mer (14), Pierre de Taillac, 2024, 160 pages, 19,90€.

🕮 PICHARD Laetitia, *La présence américaine dans le Centre-Ouest de la France*, Rennes, P.U.R., 2024, 25,00€.

🕮 THOMAS Christophe, *Légendes et croyances de la Grande Guerre*, O.R.E.P., 2024, 80 pages, 19,90€.

🕮 VEYSSIERE Laurent, *Coup d'envoi, la Grande Guerre et les sports collectifs*, Paris, E.C.P.A.D., 2024, 132 pages, 18,00€.

🕮 VIDAL-NAQUET Clémentine, *Noces de cendres. Un voyage dans les ruines de la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2024, 320 pages, 20,00€.

🕮 HAGELSTEIN Mathilde, YASUKAWA Kazutoyo, *Henri Petit, dentiste nancéien pendant la Grande Guerre*, Paris, L'Harmattan, 2024,120 pages, 14,00€.

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN. 1240-5396
Directeur de la publication : René RICHARD
Contacts association : *Bretagne 14-18, 14*, Bel Horizon, Plessala – 22 330, Le Mené.
Bretagne 14-18, 7, allée du Parc, 22 100 – Dinan.